

Dans les multiplexes et autres supermarchés de l'image, où l'on loue ses chimères neuf euros et où l'on s'entasse comme jadis à l'église, nous avons l'impression que se joue souvent une seule et même mélodie. La reproduction de l'existant et de ses représentations. Des mythes et des héros emballés sous vide, inoffensifs, évoluant dans des décors balisés. Des miroirs déformants, certes, mais braqués sur une réalité immuable. Finie. Et souvent, quand apparaît le « *the end* », il y a cette impression que le sort réservé aux bons et aux méchants épouse étrangement bien les contours de l'ordre et de la morale. Une fin devenue verdict. Bien sûr, il y eût et il y a quelques joyeux accidents, ça et là, des films qui nous ont nourris et nous nourrissent encore. Ce sont rarement ceux qui trouvent le chemin des yeux et des oreilles du plus grand nombre, malgré leurs nombreux défenseurs et tous ces lieux où l'on se bat pour eux.

Ce cinéma qu'on rejette, on l'a trouvé (et on le trouve encore) confortable à l'occasion. Après tout, on exècre d'autant plus ce régime de l'image en vigueur qu'on le connaît parfaitement et qu'on a appris à marcher devant un écran de télévision.

Ce cinéma-là est divertissant. Il vide la tête, justement quand elle est trop pleine de vide. Parfois, il explique, en prenant comme postulat que le spectateur pourrait ne pas comprendre, ou passer à côté. Cet abruti en puissance. Il faut lui proposer des sensations qui ne le déroutent pas trop. Sinon il pourrait zapper ou ne pas vouloir payer le prix du ticket.

Mais quand il s'agit de faire des films qui ne déroutent pas trop, en négatif, quelle est donc cette « route » qu'il faudrait suivre ? Peut-être celle d'un *statu quo* mis en images et en sons. Se cantonner à réaliser les films de vacances du grand capital ? La théorie et ses outrances ont leurs limites. Mais pour autant, comment ne pas réfléchir ces enjeux et nos pratiques dans un aller-retour permanent entre un système économique et les images et sons qu'elle produit et qui la soutendent. Il est des grandes entreprises dont les dégâts sont visibles par tous. Celles qui polluent des plages avec leur pétrole, construisent des prisons ou s'approprient des biens communs. Nous partons du postulat que l'industrie du cinéma, voire de l'image, fait des dégâts au moins aussi importants dans nos imaginaires et qu'elle

participe de dispositifs de contrôle assimilés et intériorisés. Notamment parce qu'elle nous inocule ses définitions castratrices du beau, du possible et du normal. Et parce qu'elle ne nous laisse, pour déployer nos rêves, qu'un territoire qui ressemble à s'y méprendre à une zone commerciale au bord d'une nationale.

L'homme s'est endormi. Il est vautre sur son bureau, un filet de bave qui descend en rappel à la commissure de ses lèvres. À sa décharge, reconnaissons que cette analyse critique qu'on ressasse à l'excès finit par être ennuyeuse. On le réveille. Il sursaute. Et réalise – grand soupir – qu'on est toujours là. Après avoir repris ses esprits et réajusté sa chemise, il se remet à la tâche. Mais il ne sait plus quoi taper sur le clavier. Jusqu'à ce que son visage s'illumine à nouveau : « En réalité, vous êtes des cinéastes militants, n'est-ce pas ? » Il nous raconte qu'il y a peu, il a vu un film sur le réchauffement climatique et que ça l'a sacrément indigné. Et qu'après, il est allé au resto avec madame. Une bien belle soirée.

On sourit. C'est que notre envie de jouer se sent souvent à l'étroit dans ce qu'on attend

communément d'un cinéma « militant », qui dénonce et se regarde parfois dénoncer. Avec des thématiques usées jusqu'à la corde. Un cinéma qui a sa plage horaire et ses consensus mous réservés par avance dans les salles d'art et d'essai. Nous partons du postulat qu'il n'y a pas à réveiller le « peuple », à le conscientiser de force. Ni à lui expliquer qu'on lui ment ou qu'il ne comprend rien. C'est déjà se positionner au-dessus du spectateur que de faire des films dans cette optique. Et puis un film n'a jamais changé le monde, et l'écran aplatit tout, même la colère. D'autant si elle n'a d'autre vocation que de poser ses valises dans une salle de cinéma.

Bien que nous ne fassions pas tous les mêmes films, nous aurions plutôt en commun, fictions et documentaires confondus, de nous attacher à peindre de petites histoires. En espérant qu'elles portent en elles les grandes. Essayer de ré-enchanter ce qu'on peut voir quotidiennement dehors et autour de soi. Lire la réalité comme une bande dessinée, foutraque et poétique. Bande-dessinée dans laquelle les bulles n'auraient pas encore été remplies : à nous de les écrire, effacer et réécrire, encore et encore. Des bulles vides